

## La bougonie dans les *Géorgiques* de Virgile (G. 4, 281-316 et 530-558)

Maud Pfaff-Reydellet

Au livre IV des *Géorgiques*, Virgile évoque la détresse des apiculteurs face à la brusque disparition de leurs abeilles, et révèle qu'un « maître arcadien » (v. 283) a découvert le moyen de faire renaître un essaim. Le lecteur attend dès lors le récit étiologique de l'étrange procédé<sup>1</sup>, mais dans la première séquence de la bougonie, son attente est déçue : il est transporté en Egypte, pour la description détaillée d'une procédure qui paraît fréquente en cette contrée exotique. La séquence n'appartient donc pas au temps des origines, elle n'est pas le récit d'une première fois. La description est faite au présent, et la perspective adoptée est celle d'un observateur extérieur, plein d'étonnement face au phénomène étrange<sup>2</sup>. En conclusion de cet intermède égyptien, la question de l'origine de la bougonie resurgit, et son inventeur<sup>3</sup> est cette fois nommé : c'est le berger Aristée (v. 316).

On le voit, ce récit étiologique est longuement différé par Virgile, qui l'annonce aux vers 285-86, le rappelle aux v. 315-16, et ne le présente qu'aux v. 537-558, soit 250 vers plus loin. La construction de la bougonie en deux volets, qui enchâssent la révélation de Protée, donc le mythe d'Orphée et Eurydice, est surprenante. Plusieurs commentateurs ont estimé que la bougonie sert de transition<sup>4</sup> pour quitter les préoccupations agricoles du quotidien et passer sur un autre plan, celui du mythe, qui introduit de grandes questions, comme la survie après la mort. Or le mythe d'Orphée est certes mis en valeur dans la révélation de Protée, v. 453-527, mais on revient ensuite, v. 530, à la bougonie et à son récit étiologique, qui acquiert d'autant plus de poids qu'il a été longtemps différé. Le fait que les abeilles soient rendues à Aristée par les nymphes apaisées fait douloureusement écho à la perte d'Eurydice, qui, elle, ne reviendra pas. Si le poème des *Géorgiques* semble basculer sur un autre plan, c'est donc avec le mythe de la bougonie, autant qu'avec celui d'Orphée, et le statut de transition ne rend pas justice à l'importance de cet épisode : il est morcelé comme pour mieux mettre en valeur le parcours initiatique imposé au héros inventeur, Aristée, mais aussi au lecteur, qui s'interroge sur l'interprétation de l'étrange séquence<sup>5</sup>.

<sup>1</sup> Géorg. IV, 285-86 : *Altius omnem / expeditam prima repetens ab origine famam*

<sup>2</sup> Voir Mynors, éd. commentée des *Géorg.*, 1990, p. 297 et Erren, éd. commentée des *Géorg.*, 2003, p. 892.

<sup>3</sup> C'est une innovation de la version vigilienne que de présenter la bougonie comme une « invention » d'Aristée : voir Mynors 1990, p. 294 et L. Cadili, *Viamque adfectat Olympo : memoria ellenistica nelle Georgiche di Virgilio*, Milan, 2001, p. 99, n. 25.

<sup>4</sup> Thomas, éd. commentée des *Géorg.*, 1988, p. 196.

<sup>5</sup> M. Gale, *Virgil on the nature of things. The Georgics, Lucretius and the Didactic Tradition*, 2000, p. 229, écrit très justement que « la bougonie, qui forme le climax du poème et le lien entre les deux parties du livre 4, est construite comme l'ultime *thauma* ».

Le désarroi du lecteur vient notamment de ce que le rituel de la bougonie égyptienne, décrit précisément dans la 1<sup>ère</sup> séquence, v. 295-304, est très différent de celui que Cyréné prescrit à son fils Aristée dans la 2<sup>e</sup> séquence, v. 537-46<sup>6</sup>. Il ne s'agit pas seulement de divergences de détails, mais on les peut opposer de façon globale, en se demandant si les actions rituelles décrites constituent ou non un sacrifice animal offert à des divinités<sup>7</sup>.

## I. La bougonie est-elle le récit étiologique d'un sacrifice ?

### a. La bougonie égyptienne n'est pas un sacrifice.

Les pratiques égyptiennes, minutieusement décrites du point de vue d'un observateur extérieur, ne constituent pas un sacrifice, car on fait violence au jeune veau, en l'étouffant et en le battant à mort, et celui-ci se débat autant que possible : *multa reluctanti*, v. 301, tandis que dans les sacrifices romains, la victime animale est conduite en procession dans le calme - on tire même sur sa longe pour qu'elle baisse la tête en arrivant devant l'autel, comme si elle consentait au sacrifice. En Egypte, le veau est violemment battu (*tunsa soluuntur uiscera*), en prenant bien soin de ne pas percer sa peau (*per integram pellem*), puis il est abandonné à la décomposition dans un étroit réduit, fabriqué pour le mettre à l'abri de l'air et de la lumière (v. 295-98). D'ordinaire, dans les sacrifices romains, l'animal est assommé, puis égorgé, et son corps est ensuite offert aux dieux, qui reçoivent les *exta*, c'est-à-dire les principaux organes : cœur, poumon, foie et rate, qui sont prélevés et examinés, pour savoir si le sacrifice est agréé, avant d'être brûlés sur l'autel. Puis le corps de l'animal est partagé entre les citoyens, qui consomment la viande lors du banquet sacrificiel.

Rien de tel ici, où le corps du jeune veau est seulement « préparé » à subir une décomposition rapide, puis abandonné à l'intérieur du réduit bâti à cette intention. Il ne s'agit donc pas d'un sacrifice, aucune divinité n'est associée à ce phénomène de génération spontanée des abeilles, qui s'inscrit dans le processus de renouveau et de fécondité qui s'empare de toute la nature au printemps, v. 305-307.

<sup>6</sup> D. Feeney, « Interpreting sacrificial ritual in Roman poetry », dans *Rituals in ink*, éd. par A. Brachiesi, J. Rüpke, S. Stephens, Stuttgart, 2004, p. 1-21, en particulier p. 8.

<sup>7</sup> Feeney 2004, p. 5-7, explique en quoi la question du sacrifice est importante aux yeux de Virgile, et comment lire les textes littéraires qui évoquent des rituels religieux, sans les réduire au statut de sources, mais sans rejeter comme illusoire toute interaction entre la littérature et les pratiques religieuses des contemporains.

## **b. La première bougonie, en Thessalie : deux sacrifices successifs**

### **- sacrifice de huit bovins aux nymphes des bois**

Dans la deuxième séquence de la bougonie, v. 537-558, il s'agit pour Aristée d'offrir un sacrifice aux nymphes des bois, les Napées, pour obtenir leur pardon après la mort accidentelle de leur compagne Eurydice.

G. IV, v. 534-35 : *Tu munera supplex / tende petens pacem, et facilis uenerare Napaeas*

On aurait attendu pour ces nymphes d'humbles offrandes, peut-être végétales, or les victimes prescrites par Cyréné sont des bovins, taureaux et génisses, qui constituent les offrandes animales les plus prestigieuses de la religion romaine<sup>8</sup>. Sans doute les quatre autels prescrits par Cyréné (v. 541-42) sont-ils édifiés par Aristée aux quatre points cardinaux d'une clairière, dans le bois sacré des nymphes. Cyréné ordonne à son fils de construire ces 4 autels devant « les hauts sanctuaires » des déesses (*alta ad delubra*, v. 541), mais il s'agit certainement d'un pluriel poétique désignant le temple des nymphes, dans la clairière de leur bois sacré.

Le sang des bovins est offert aux nymphes par Aristée et devient ainsi *sacer*, consacré (v. 542). Faut-il supposer que chaque autel reçoit le sang d'un couple de bovins ? Une chose est certaine, les corps des taureaux et des génisses saignés sur les autels ne sont pas offerts aux déesses, ni partagés avec elles, et la partie qui aurait dû revenir aux nymphes (les *exta*) n'est pas examinée, ni brûlée sur leurs autels, mais les corps des victimes sont abandonnés, tels quels, « sous les frondaisons du bois » (*frondoso luco*, v. 543), sans doute en bordure de la clairière où se dresse le sanctuaire des nymphes. Les corps des bovins ne sont donc protégés ni du vent ni de la lumière du jour, contrairement aux pratiques égyptiennes de la première séquence.

S'il y a bien eu sacrifice propitiatoire offert aux nymphes, soulignons que seul le sang des victimes leur a été consacré. Il s'agit là, selon Macrobe - cité par Mynors dans son commentaire *ad loc.* - d'un type de sacrifice appelé *animalis hostia*, dans lequel seule la vie de l'animal est offerte au dieu, contrairement au sacrifice ordinaire, où les entrailles sont inspectées et la carcasse brûlée<sup>9</sup>.

Huit jours plus tard, les abeilles apparaissent dans les cadavres des bovins :

(...) *liquefacta boum per uiscera toto / stridere apes utero et ruptis efferuere costis*

<sup>8</sup> Voir F. Prescendi, *Décrire et comprendre le sacrifice. Les réflexions des Romains sur leur propre religion à partir de la littérature antique*, Stuttgart, 2007, p. 215.

<sup>9</sup> Voir Mynors 1990, p. 321, qui mentionne ce type de sacrifice appelé *animalis hostia*, en se fondant sur Macrobe (Saturnales, 3, 5, 1-5) et Servius Danielus, qui l'utiliseraient pour expliquer *Enéide* 2, 116-18. Voir aussi Feeney 2004, p. 8.

La traduction du terme *uiscera*, v. 555, pose question. Eugène de Saint-Denis (CUF) traduit « à travers les chairs liquéfiées », mais il s'agit plutôt des entrailles, qui n'ont pas été prélevées par Aristée pour être offertes aux nymphes. *Toto utero* renvoie par ailleurs à l'idée de matrice<sup>10</sup>. La génération spontanée des abeilles se produit donc dans la « meilleure part » des victimes bovines, celle qui revient d'ordinaire aux dieux. Tout se passe comme si les Napées, nymphes des bois, apaisées, « rendaient » à Aristée les *uiscera* (qui constituent d'ordinaire, dans un sacrifice romain, les *exta*, prélevés sur le corps de l'animal pour être offerts aux dieux), tout gonflés d'abeilles. Le don d'Aristée est ainsi récompensé par un contre-don inespéré, v. 555-57 : non seulement le pardon des nymphes, mais la renaissance de l'essaim.

**- sacrifice végétal et animal aux mânes (pavots, génisse noire, brebis noire)**

Après le sacrifice aux nymphes des bois, 8 jours plus tard, un second sacrifice a lieu, v. 544-47 : Aristée doit offrir aux mânes d'Orphée des pavots du Léthé (fleuve de l'oubli) et à Eurydice, une génisse noire, pour l'apaiser<sup>11</sup>. *Vitula caesa*, v. 547, désigne certainement le sacrifice d'une génisse - même si *caedere* est un verbe de sens général, signifiant « abattre<sup>12</sup> ». Au v. 546, le verbe *mactabis* ne laisse, quant à lui, nul doute sur le contexte sacrificiel, mais on peut se demander à qui est offerte cette brebis noire : est-ce encore une victime pour Eurydice, comme le laisse supposer le sexe de l'animal ? Ou bien la brebis noire permet-elle de « clôturer » le sacrifice aux mânes, en honorant conjointement ceux d'Orphée et d'Eurydice, pour mettre un terme à ces sacrifices funéraires ?

Selon R. Mynors, si Aristée sacrifie aux mânes d'Orphée et Eurydice, huit jours après le sacrifice accompli dans le bois sacré des nymphes, c'est pour ne pas mêler un sacrifice funéraire à un sacrifice aux divinités d'en haut<sup>13</sup>. Et ce délai de huit jours, effectivement observé dans les pratiques funéraires grecques et romaines, permet surtout aux abeilles de faire leur apparition dans les corps des bovins, ce qui conduit à la découverte d'Aristée - que rien ne laissait pressentir, selon Servius, repris par Mynors, dans les prescriptions de Cyréné, car si la nymphe avait annoncé la bougonie, Aristée ne pourrait pas en être considéré comme « l'inventeur »<sup>14</sup>.

<sup>10</sup> Notons que *uiscera* peut désigner le fruit des entrailles, l'enfant : Ov. *Mét.* 8, 478 ; 10, 465, *Hér.* 11, 118.

<sup>11</sup> *Placatam* est un attribut proleptique, v. 547, comme l'était *facilis*, v. 535.

<sup>12</sup> Le même verbe était employé v. 284, *caesis iuuenci*. Voir Servius, *ad Georg.* IV, 284 : *caesis iuuenci : uerberibus occisis. Bono autem sermone usus est : nam caedi interdum occidi, interdum uerberari significat.*

<sup>13</sup> Mynors 1990, p. 321. Voir sur ce point J. Scheid, *Quand faire, c'est croire. Les rites sacrificiels des Romains*, Paris, 2005, p. 166, n. 11, et p. 172-177 (sacrifice d'une truie à Cérès et sacrifice de la neuvaïne).

<sup>14</sup> Servius, *ad Georg.* IV, 553 : *res enim haec ex improviso uenit, ut apes ex bubus erumperent, quia praecepta Cyrenes tantum ad placandum numina pertinebant.* Voir Mynors 1990, p. 295.

### c. La bougonie « résumée » par Ovide : l'étiologie du sacrifice du taureau ?

Dans les *Fastes*, Ovide résume en 5 vers cette longue séquence. Trahit-il les enjeux de la construction de Virgile, ou peut-il aider, par son sens du raccourci, à les préciser ?

F. I, 376-380 : « *Qua* », dixit, « *reparas arte requiris apes ?* »

*Obrue mactati corpus tellure iuuenci :*

*Quod petis a nobis, obrutus ille dabit. »*

*Iussa facit pastor. Feruent examina putri*

*De boue : mille animas una necata dedit.*

Dans la réécriture proposée par Ovide, il ne fait aucun doute que le taurillon (*iuuencus*) est sacrifié, même si on ne sait pas à quel dieu. *Mactatus* a un sens plus précis que *caesus*. Un fois sacrifié, son corps est recouvert de terre, élément nouveau par rapport au modèle virgilien, où le cadavre du taureau était enfermé dans un réduit minuscule, à l'abri de l'air et de la lumière, dans la 1<sup>ère</sup> séquence, et abandonné en plein air dans le bois sacré, dans la 2<sup>e</sup> séquence. L'opposition *mille / una* v. 380 montre que ce qui est au cœur de l'épisode, selon Ovide, c'est la génération spontanée : le don d'un taurillon au dieu permet le contre-don de mille abeilles.

Par ailleurs, la bougonie virgilienne est placée par Ovide au début d'une longue série de mythes étiologiques des sacrifices animaux<sup>15</sup>, évoquant d'abord la truie sacrifiée à Cérés (v. 349) et le bouc sacrifié à Bacchus (v. 354) - animaux coupables envers les dieux, donc châtiés à juste titre - puis le bœuf et les brebis (v. 362), animaux innocents, dont le sacrifice est injustifié. Sont mentionnés ensuite le cheval (v. 385), la biche (v. 388), le chien (v. 389), l'âne (v. 391). Puis les oiseaux (v. 441) ferment la longue liste des animaux offerts en sacrifice aux dieux.

Selon F. Prescendi, « ce récit, tel que le raconte Ovide, ne représente pas un sacrifice. En effet, Ovide ne parle pas d'une offrande de viande aux dieux. Le corps du bœuf tué est simplement un moyen de régénérer les abeilles<sup>16</sup>. » Mais ne peut-on comparer le sacrifice du taurillon (*mactati corpus iuuenci*, v. 377) chez Ovide à celui des 4 taureaux et des 4 génisses chez Virgile ? Là aussi, seul le sang des bovins est offert aux nymphes, et leurs corps, abandonnés dans le bois sacré, donnent naissance aux essaims d'abeilles. Il s'agit toutefois bien d'un sacrifice, même s'il s'arrête avant le traditionnel partage du corps de la victime avec le dieu, le prélèvement et la cuisson des *exta* sur les autels.

<sup>15</sup> Voir Prescendi 2007, p. 207-210.

<sup>16</sup> Prescendi 2007, p. 210 et note 751.

L'insertion de la bougonie dans une réflexion sur l'origine du sacrifice, dans les *Fastes* d'Ovide, peut surprendre, mais on a noté que Virgile annonçait dès le début, v. 285-286, cette perspective étiologique, même s'il ne l'accomplit que dans la 2<sup>e</sup> séquence de la bougonie, v. 554-555. Toutefois, le sacrifice aux nymphes, puis aux mânes d'Orphée et Eurydice est destiné avant tout, dans les *Géorgiques*, à rétablir la *pax deorum*, et la renaissance des abeilles est, selon Servius (et Mynors), une véritable surprise pour Aristée et pour le lecteur.

Ovide lit la séquence bien différemment : la bougonie est annoncé directement par Protée lui-même, dont le langage n'a plus rien d'énigmatique. *Feruent*<sup>17</sup> est certes placé à la coupe penthémimère v. 379, et les spondées ralentissent alors le rythme, mais c'est tout ce qui reste de l'immense surprise d'Aristée et ses compagnons chez Virgile, v. 554-55 :

*Hic uero subitum ac dictu mirabile monstrum / adspiciunt (...)*

La bougonie virgilienne semble donc « banalisée » par Ovide, qui l'introduit dans une série d'étiologies sur le sacrifice animal, et lui fait perdre ainsi son statut de « prodige » (*monstrum*, v. 554). Or c'est ce statut de *monstrum*, de prodige, objet d'étonnement (*mirabile*), qui domine dans le poème virgilien<sup>18</sup>.

## **Deuxième partie : La description du phénomène de génération spontanée.**

### **La bougonie propose-t-elle, au-delà de l'étonnement face au phénomène merveilleux, une réflexion scientifique et philosophique ?**

#### **1. Description d'un phénomène étonnant**

*uisenda modis animalia miris* (IV, 309), *subitum ac dictu mirabile monstrum* (IV, 554)

##### **a. Observateur anonyme en Egypte : récit de *mirabilia* ?**

Dans la 1<sup>ère</sup> séquence, on nous transporte en Egypte pour nous raconter une technique bien attestée, à laquelle toute la contrée est attachée, v. 294. Au lieu d'un récit étiologique, qui conduirait dans le passé des origines, le lecteur découvre un tableau pittoresque au présent, une description d'usages qui semblent contemporains, mais relégués dans un autre lieu, un Orient exotique et surprenant, terre de *mirabilia* qui, à Rome, sembleraient déplacés, peut-être incroyables<sup>19</sup>.

<sup>17</sup> *Feruent* (Ov. *Fastes* I, 379) fait écho à *efferuere* (Virg. *Géorg.* IV, 556).

<sup>18</sup> Rappelons la formule de M. Gale (2000, p. 229), selon qui la bougonie est « l'ultime thauma » des *Géorg.*

<sup>19</sup> *Nam* en tête du v. 287 est démenti par la suite : il ne s'agit pas de remonter à la première origine (celle du mythe d'Aristée), mais on bascule sur un autre plan (en Egypte).

L’Egypte, terre de merveilles, est décrite avec une accumulation d’épithètes qui n’apportent aucun détail précis, mais contribuent plutôt à l’atmosphère d’exotisme, par des images assez conventionnelles associées à l’Orient : *gens fortunata, stagnantem Nilum, pictis phaselis, pharetratae Persidis, uiridem Aegyptum, nigra harena, coloratis Indis*. Comme le souligne M. Gale, l’allusion à la *gens fortunata* peut évoquer l’âge d’or ou les îles fortunées, et la mention des crues du Nil contribue à l’image de profusion, de génération spontanée de richesses naturelles (*contra* Lucrèce *DRN* 6, 712-737<sup>20</sup>) Quant aux paysans qui font le tour de leurs champs en barques peintes, il s’agit d’un *adynaton*, qui rappelle et renverse l’image des charriots scythes (3, 361) traversant les fleuves gelés.

Après ce paragraphe qui transporte le lecteur dans un ailleurs exotique mais contemporain, les préparatifs de la bougonie sont décrits d’une manière impersonnelle, changement radical par rapport aux recommandations effectuées dans les livres précédents. Le poète ne s’adresse plus ici à la communauté de ses concitoyens romains, à la 2<sup>e</sup> personne du singulier ou du pluriel, mais il décrit, en observateur extérieur, les usages de populations étrangères<sup>21</sup>, qui suscitent l’étonnement du fait de leur étrangeté, dans la tradition alexandrine des *mirabilia*. La description est au passif, ou à la 3<sup>e</sup> personne du pluriel, sans sujet identifié, pour les verbes à l’actif : *eligitur locus* (v. 296), *premunt, addunt* (v. 297), *uitulus / quaeritur* (v. 299-300), *huic nares et spiritus obstruitur* (v. 300-301), *tunsa soluuntur uiscera* (v. 302), *sic positum linquunt et ramea costis / subiciunt fragmenta* (v. 303-304).

Les préparatifs accomplis pour faire naître les abeilles en Egypte ne peuvent donc pas être rattachés au *magister Arcadius* du v. 283. On peut s’interroger sur le nombre et l’identité des Egyptiens qui préparent la bougonie. L’effet produit est l’éloignement du lecteur. La description n’est pas une prescription, mais plutôt un compte-rendu de pratiques résolument étrangères : *hoc geritur*, v. 305.

A partir du v. 305 est évoqué le procédé de fermentation qui se déroule au printemps, saison de renouveau et de fécondité. Or la description du phénomène de génération spontanée observé à l’intérieur du cadavre échappe à la perspective d’un narrateur extérieur, car le réduit étroit, percé seulement de fentes obliques, l’empêcherait d’observer précisément le cadavre abandonné. C’est donc un narrateur omniscient qui fait pénétrer le lecteur au cœur du processus, décrit cette fois de façon quasi scientifique, sans pittoresque ni exotisme, mais avec la précision objective d’un naturaliste, malgré le caractère merveilleux du phénomène, *uisenda modis animalia miris*, v. 309.

<sup>20</sup> Gale 2000, p. 229, n. 107.

<sup>21</sup> Cadili 2001, p. 100.

*Géorg. IV, 308-314 : Interea teneris tepefactus in ossibus umor  
aestuatur, et uisenda modis animalia miris,  
trunca pedum primo, mox et stridentia pinnis,  
miscentur<sup>22</sup> tenuemque magis magis aera carpunt<sup>23</sup>,*

Le terme *miscentur* (« elles grouillent ») peut faire allusion au mélange qui caractérise le chaos originel, amas confus d'éléments antagonistes, qu'il faut d'abord séparer pour construire un monde organisé<sup>24</sup>. De même, avant l'organisation de l'essaim et son envol, le mouvement indistinct de grouillement correspond au surgissement progressif d'une forme d'abeille, avec l'apparition successive des pattes, puis des ailes<sup>25</sup>. La traduction de *tenuem aera carpere*, v. 311, divise les commentateurs. Faut-il comprendre que les abeilles respirent l'air léger, parce qu'elles émergent du cadavre, ou qu'elles se préparent à s'élancer, en faisant sécher leurs ailes<sup>26</sup> ? En tout cas, la description oppose nettement une première phase d'apparition progressive, v. 308-311, dans un bouillonnement confus (*aestuatur* v. 309 et *miscentur* v. 311), à une deuxième phase (*donec* v. 312) qui marque un brusque envol de l'essaim constitué, dans un mouvement d'ensemble spectaculaire :

*Géorg. IV, 312-14 : donec ut aestiuus effusus nubibus imber  
erupere aut ut neruo pulsante sagittae,  
prima leues ineunt si quando proelia Parthi.*

Comment les abeilles peuvent-elles sortir, d'un seul élan, et en essaim constitué, du cadavre (intact) et du réduit (refermé sur lui-même) ? L'image décrite n'est pas celle d'un surgissement progressif, insecte par insecte, qu'on pourrait imaginer si chaque abeille sortait par une narine du veau, puis par une fente du mur. C'est un envol d'ensemble, un mouvement massif et spectaculaire, qui obscurcit le ciel (comme une brusque averse dans un ciel d'été, ou une nuée de flèches lancée par les Parthes engageant le combat). Par où passent les abeilles ?

L'incohérence (apparente) de la description n'est pas une faiblesse du texte virgilien, c'est la marque d'une construction complexe, qui impose au lecteur de changer brutalement de « niveau d'énonciation » : on n'est plus dans un texte d'ethnographie, avec la description

<sup>22</sup> *miscentur* : elles grouillent : notion de chaos primordial, d'amas confus liant tous les contraires, avant la séparation des éléments, qui permet d'instaurer l'ordre du cosmos ?

<sup>23</sup> *tenuemque magis magis aera carpunt* : elles aspirent l'air léger ou elles gagnent l'air léger ? *magis magis* indique une lente progression.

<sup>24</sup> Voir la description par Ovide de la cosmogonie, au livre I des *Métamorphoses* :

Mét. I, 24 : *quae postquam euoluit caecoque exemit aceruo*

Mét. I, 33 : *congeriem secuit sectamque in membra rededit*

<sup>25</sup> Comparer avec la cosmogonie racontée par Janus dans les *Fastes* d'Ovide, I, 111-12 : *Tunc ego qui fueram globus et sine imagine moles / In faciem redii dignaque membra deo.*

<sup>26</sup> Thomas *ad loc.* « tentatively take to the air », Erren *ad loc.* « Sie saugen sich voll mit frischer Luft. »

étonnée de pratiques étranges, mais dans un texte scientifique, avec la description omnisciente de phénomènes cachés au regard, et qui se révèlent de façon brusque.

Le poème de Lucrèce se donne lui aussi comme une révélation<sup>27</sup> de vérités cachées aux regards des hommes, et auxquelles le sage accède en franchissant les murailles enflammées de l'univers. Il voit donc ce qui reste inaccessible aux regards de ses concitoyens.

Lucrèce, *DRN I*, 72-76 : *Ergo uiuida uis animi peruicit, et extra  
Processit longe flammantia moenia mundi,  
Atque omne immensum peragrauit mente animoque,  
Une refert nobis uictor qui possit oriri,  
Quid nequeat, finita potestas denique cuique  
Quanam sit ratione atque alte terminus haerens.*

### **b. Aristée en Thessalie : un prodige (et comment l'interpréter ?)**

Quant à la deuxième séquence de la bougonie, qui met en scène Aristée en Thessalie, elle est désignée comme *subitum ac dictu mirabile monstrum*. C'est un prodige, un signe à interpréter : il montre en tout cas que les Napées ont pardonné Aristée, mais il a peut-être d'autres significations ? (Il constitue le 'renversement' de la perte d'Eurydice par Orphée).

Lorsque les abeilles surgissent dans la clairière, comment comprendre, v. 556, *ruptis costis* ? Est-ce que les flancs des taureaux, tout gonflés d'abeilles, éclatent, ou est-ce qu'Aristée les frappe, pour permettre l'envol de l'essaim ? Si c'est le cas, avec quelle arme ou quel outil frappe-t-il ?

Géorg. IV, 554-58 : *Hic uero subitum ac dictu mirabile monstrum  
adspiciunt, liquefacta boum per uiscera toto  
stridere apes utero et ruptis efferuere costis  
immensasque trahi nubes iamque arbore summa  
confluere et lentis uuam demittere ramis.*

On retrouve la même opposition que dans la première séquence entre l'accumulation progressive d'insectes grouillants, et le brusque envol de l'essaim une fois rassemblé, qui s'élanche d'un seul mouvement, spectaculaire. Le verbe *stridere* fait allusion au grouillement confus des insectes, comme *miscentur* au v. 311, mais aussi à leur bourdonnement, et le bruit sourd émis par la masse des abeilles fait écho à *efferuere*, qui introduit l'idée d'un bouillonnement, d'un échauffement, donc d'une dilatation des flancs, jusqu'à l'éclatement

<sup>27</sup> *tempus et ... pandere* : Géorg. IV, 283-84.

(*ruptis costis*). Avec *immensas trahi nubes*, on retrouve la comparaison avec le ciel d'orage, comme au v. 312. On remarque donc la cohérence des images dans les deux séquences. Une difficulté est de savoir qui est désigné, v. 555, par le pluriel *adspiciunt*. Aristée est-il entouré de ses amis ou de ses serviteurs, comme un magistrat romain est entouré d'une foule d'appariteurs, jamais nommés, mais toujours présents, pour l'aider à accomplir sa tâche ?

A nouveau, le surgissement des abeilles, en fin de séquence, pose plusieurs questions. La première est celle de savoir combien d'essaims d'abeilles prendront leur envol. Logiquement, il devrait y en avoir 8, un essaim surgissant de chaque bovin sacrifié (car il y a 4 taureaux et 4 génisses). Mais la description s'attache à un seul essaim, peut-être pour mettre en valeur le phénomène de génération spontanée lui-même, plutôt que sa répétition aux quatre coins de la clairière du bois sacré ? Là encore, l'incohérence (apparente) de la description révèle une construction complexe, qui impose au lecteur de changer brusquement de point de vue, quittant la minutie des prescriptions rituelles (aux quatre coins de la clairière) pour une réflexion scientifique, plus globale, sur le « prodige » de la génération spontanée.

## 2. Description (scientifique) de la génération spontanée : où se forment les abeilles ?

La description virgilienne de la bougonie proprement dite est très détaillée, on l'a vu, dans les deux séquences. Nous donne-t-elle assez d'éléments pour savoir où se sont formées les abeilles ? Est-ce dans les os, ou dans les entrailles du taureau abattu ? Et si l'on remarque une contradiction entre les deux volets de la bougonie, comment l'interpréter ?

- En Thessalie, les abeilles sont nées dans les entrailles, jusqu'à remplir le ventre, perçu comme une matrice d'où jaillit la vie (*toto utero*)

4, 555-57 : *adspiciunt, liquefacta boum per uiscera toto  
stridere apes utero et ruptis efferuere costis  
immensasque trahi nubes ...*

- En Egypte (1<sup>ère</sup> séquence), c'est dans les os du taureau que se sont formées les abeilles :

4, 308-311 : *interea teneris tepefactus in ossibus umor  
aestuat, et uisenda modis animalia miris,  
trunca pedum primo, mox et stridentia pinnis, / miscentur ...*

Les deux séquences de la bougonie présentent-elles au lecteur deux « variantes » de la génération spontanée des abeilles, dans les os ramollis, ou dans les entrailles liquéfiées, à l'intérieur du ventre ? Ou bien faut-il considérer que dans la première séquence égyptienne,

les os enserrent la carcasse de l'animal et qu'ils constituent donc l'ultime paroi que l'essaim devra franchir, ce qui n'empêcherait pas que les insectes soient nés plutôt dans les entrailles ?

On peut en tout cas rapprocher la bougonie des *Géorgiques* de la description d'Ovide racontant, au livre I des *Métamorphoses*, comment la terre fut repeuplée après le déluge : il évoque le surgissement progressif de la vie dans les pierres lancées par Deucalion et Pyrrha après le déluge, puis dans les limons du Nil, humides et réchauffés par le soleil. On y retrouve, comme chez Virgile, une réflexion quasi scientifique sur la génération spontanée, qui porte la trace de spéculations érudites alexandrines. D. Nelis a montré que dans cette séquence, Ovide a une double dette intertextuelle, faisant allusion à la fois à Lucrèce et au modèle de Lucrèce, Empédocle<sup>28</sup>.

Dans les pierres lancées par Deucalion et Pyrrha, Ovide distingue la part humide, qui deviendra la chair, la part solide, qui formera les os, et les veines, qui resteront telles. Quant à la génération spontanée dans les boues du Nil, elle a lieu « comme dans le sein d'une mère », et l'émergence progressive d'une forme est décrite, comme pour les abeilles virgiliennes : *faciemque aliquam cepere morando*.

On remarque, chez Ovide comme précédemment chez Virgile, que la précision quasi scientifique de la description coexiste avec le caractère étonnant, voire incroyable, du phénomène décrit. Comme l'écrit S. Myers, il y a un contraste ironique entre l'autorité scientifique de la voix du narrateur et la nature mythologique et fantastique de sa poésie<sup>29</sup>.

M. I, 408-10 : *Quae tamen ex illis aliquo pars umida suco*

*Et terrena fuit, uersa est in corporis usum*

*Quod solidum est flectique nequit mutatur in ossa*

*Quae modo uena fuit sub eodem nomina mansit*

M. I, 419-21 : (...) *fecundaque semina rerum*

*Viuaci nutrita solo, ceu matris in aluo,*

*Creuerunt faciemque aliquam cepere morando.*

### **3. La bougonie est-elle une construction mythologique, et quelle place occupe-t-elle dans la structure d'ensemble du poème ?**

La confrontation des espaces et des époques (l'Égypte romaine, la Thessalie mythique) ouvre la question des dimensions (spatiales et temporelles) de l'Italie, capable de comprendre

<sup>28</sup> D. Nelis, « Ovid, *Metamorphoses* 1, 416-51 : *noua monstra* and the *foedera naturae* » dans Ph. Hardie (éd.), *Paradox and the Marvellous*, Oxford, 2009, p. 248-267.

<sup>29</sup> K. Myers, *Ovid's Causes. Cosmogony and Aetiology in the Metam.*, Univ. of Michigan Press, 1994, p. 19.

en son sein, puis de surpasser tous les territoires du monde connu et toutes leurs merveilles<sup>30</sup>. Dans la bougonie construite en deux volets, on trouve une dimension de catalogue érudit, selon le modèle alexandrin, et en même temps, Virgile opère un dépassement de la liste, car on bascule dans une autre dimension. La Rome augustéenne n'est pas seulement construite par l'accumulation d'éléments égyptiens et grecs, elle ouvre sur un autre plan.

De même, au livre II des *Géorgiques*, l'éloge de l'Italie a fait place à la merveille, à l'étonnement face à la génération spontanée, mais pas sous les formes explorées par les Grecs, qui sont comme « disqualifiées ».

G. II, 140-44 : *Haec loca non tauri spirantes naribus ignem*

*Inuertere satis immanis dentibus hydri,*

*Nec galeis densisque uirum seges horruit hastis ;*

*Sed grauidae fruges et Bacchi Massicus umor*

*Impleuere : tenent oleae armentaque laeta.*

De prime abord, l'Italie des *Géorgiques* semble s'opposer en tous points à la Colchide des mythes grecs, où Jason n'avait moissonné que la guerre, car c'est une terre d'abondance et de prospérité. Forgeant des mythes étiologiques pour une nouvelle époque - celle de la paix, à l'issue d'Actium - Virgile invente un lieu nouveau, une Italie qui résume toutes les conquêtes et rassemble toutes les richesses du monde. Mais cette paix résulte des triomphes remportés (notamment sur d'autres Romains), et les indices des guerres menées sont encore bien présents : G. II, 145 : *bellator equos ... arduos*, G. II, 148 : *Romanos ad templa deum duxere triumphos*, G. II, 167 : *Haec genus acre uirum (extulit)*, G. II, 170-72 : *Scipiadas duros bello et te, maxime Caesar, / qui nunc extremis Asiae iam uictor in oris / imbellem auertis Romanis arcibus Indum.*

Comme l'écrit Ph. Hardie<sup>31</sup>, les *Géorgiques* se terminent par un mythe grec, l'épisode d'Aristée et d'Orphée, qui donne l'*aition* d'un *mirabile monstrum*, la bougonie, procédure associée au pays des merveilles par excellence, l'Égypte. Or selon A. Deremetz<sup>32</sup>, la bougonie est désormais récupérée dans un ordre des choses romain. « Virgile (...) plaide pour une conception romaine de la poésie, liée à un nouvel âge d'or (...) enraciné dans les vertus romaines traditionnelles, associé aux plaisirs simples qui suivent un travail régénérateur (...) Le merveilleux « proprement romain » des *Géorgiques* se trouve (...) dans la nature même,

<sup>30</sup> On retrouve cette idée d'expansion sans limites au début de l'*Enéide*, dans la prophétie de Jupiter : En. I, 278-79 : *His ego nec metas rerum nec tempora pono : imperium sine fine dedi*

<sup>31</sup> Ph. Hardie (éd.), *Paradox and the Marvellous*, Oxford, 2009, p. 8.

<sup>32</sup> A. Deremetz, « The question of the marvellous in the *Georgics* of Virgil », dans Ph. Hardie (éd.), *Paradox and the Marvellous*, Oxford, 2009, p. 122-123.

accessible à quiconque fait l'effort de le chercher. Le merveilleux de la légende d'Orphée et d'Eurydice est remplacé par celui de la bougonie, la naissance merveilleuse des abeilles, œuvre d'Aristée, figure palpable d'un type de sauveur très romain. »

Il est indéniable que la construction de la bougonie propose un parcours initiatique au *primus inuentor* de la bougonie, Aristée, et avec lui, au lecteur. Au terme de la progression, qui conduit de l'Égypte romaine à la Thessalie des origines, il s'agit de comprendre en quoi Aristée est « un type de sauveur très romain » ? Orphée représente-t-il le mythe « grec », qui se refermerait sur lui-même, tandis qu'Aristée, héros civilisateur, docile aux prescriptions de sa mère, et finalement récompensé de son obéissance et de son humilité, serait un modèle pour les citoyens romains, soucieux, après les guerres civiles, de restaurer la paix des dieux ?

### Conclusion

La bougonie des *Géorgiques* est construite en deux volets et doit se lire en confrontant ces deux facettes, et en s'interrogeant sur ses liens avec le mythe d'Orphée. On tentera donc une lecture « en mouvement », sensible aux tensions ménagées entre l'Égypte et la Thessalie, l'époque contemporaine et le récit des origines, la paradoxographie exotique et l'observation scientifique, le mythe grec et l'histoire romaine. Le parcours initiatique d'Aristée apparaît comme un exemple proposé au lecteur, invité, lui aussi, à la fin du poème, à s'émerveiller, face à un prodige. Comment interpréter cette divine surprise ? Le mythe étiologique rattachant la bougonie aux malheurs d'Aristée a été créé par Virgile, et il est donc, en ce sens, indéniablement « romain ». Ce mythe romain est construit à partir d'un héritage composite, dont il parvient à sublimer les tensions internes, pour forger un objet nouveau, pensé pour l'Italie d'Auguste. Il témoigne peut-être métaphoriquement, comme « l'éloge de l'Italie » au livre II, de la nécessité de ramener enfin la paix en Italie. Aristée, le *primus inuentor*, peut sembler décevant, car il est surtout docile, se contentant d'appliquer scrupuleusement les ordres précis donnés par sa mère, mais son courage et sa patience sont finalement récompensés. Est-il une figure 'en creux', à lire par opposition à Orphée - plus prestigieux, car il a fait plier les dieux des Enfers, mais dont le destin reste individuel, et ne pourra pas servir la collectivité ? Aristée devient chez Virgile, par « l'invention » de la bougonie, un héros fondateur, donc une figure de référence pour les citoyens romains de l'Empire naissant.

**Journées d'agrégation et de recherche, 16-17 mai 2014, Lille.  
Virgile, les *Géorgiques*, le « poète-paysan » et le poète du prince.**

**La bougonie (*Géorgiques* IV, 283-316 et 530-558) : description scientifique et construction mythologique à partir d'un phénomène de génération spontanée.  
Maud Pfaff-Reydellet (Université de Strasbourg)**

**Structure du passage (en deux volets, qui enchâssent le mythe d'Orphée)**

G. IV, 283-86 : *tempus et Arcadii memoranda inuenta magistri  
pandere quoque modo caesis iam saepe iuuencis  
insincerus apes tulerit cruor. Altius omnem  
expediam prima repetens ab origine famam*

**- « 1<sup>ère</sup> séquence » de la bougonie (en Egypte)**

v. 287-294 : description pittoresque de l'Égypte, terre de merveilles  
v. 295-304 : préparatifs accomplis en Égypte : on construit un réduit très étroit, un jeune veau est étouffé et battu, puis on abandonne son corps (aux chairs désagrégées, mais à la peau restée intacte), dans le réduit bien fermé.  
v. 305-314 : naissance des abeilles, qui prennent forme peu à peu, puis s'élancent, une fois l'essaim constitué.

G. IV, 314-318 : *Quis deus hanc, Musae, quis nobis extudit artem ?  
Vnde noua ingressus hominum experientia cepit ?  
Pastor Aristaeus fugiens Peneia Tempe  
amissis, ut fama, apibus morboque fameque ...*

**- entre les deux séquences : révélation du devin Protée, mythe d'Orphée et Eurydice**

v. 317-356 : Aristée appelle au secours sa mère, la nymphe Cyréné.  
v. 357-418 : Cyréné l'invite à consulter le dieu marin Protée, pour savoir quel dieu il a offensé.  
v. 418-452 : Aristée parvient à surprendre Protée et à le ligoter pour le contraindre à lui parler.  
v. 453-529 : Aristée apprend qu'il a causé la mort d'Eurydice, et qu'Orphée a échoué à la ramener des Enfers.

**- « 2<sup>e</sup> séquence » de la bougonie (en Thessalie)**

v. 530-536 : Cyréné explique à son fils que ce sont les Napées, nymphes des bois compagnes d'Eurydice, qui l'ont puni, et qu'il faut apaiser leur colère par un sacrifice.  
v. 534-35 : *Tu munera supplex / tende petens pacem, et facilis uenerare Napaeas,  
namque dabunt ueniam uotis irasque remittent.*  
v. 537-546 : Prescriptions rituelles détaillées, pour apaiser les Napées, puis les Mânes d'Orphée et d'Eurydice.  
v. 537 : *Sed modus orandi qui sit, prius ordine dicam.*  
v. 548-554 : Aristée applique scrupuleusement les indications reçues, puis retourne, le 9<sup>e</sup> jour, au bois sacré.  
v. 554-558 : accomplissement d'un prodige : naissance des abeilles dans les cadavres des taureaux  
v. 554-555 : *Hic uero subitum ac dictu mirabile monstrum / adspiciunt*

**Difficultés d'interprétation**

La bougonie est-elle une transition ? (des prescriptions agricoles contemporaines aux mythes des origines)  
Est-elle le point culminant des G., en résume-t-elle les enjeux ? (ou les tensions fondatrices)  
Faut-il opposer Aristée à Orphée ? Virgile choisit-il l'un des deux comme modèle pour ses concitoyens ?

**I. La bougonie est-elle le récit étiologique d'un sacrifice ?**

- a. La bougonie pratiquée en Égypte (pratique contemporaine ?) n'est pas un sacrifice.
- b. La « première bougonie », en Thessalie, se produit après deux sacrifices successifs.

c. Bougonie présentée comme le récit étiologique du sacrifice du taureau (Ovide, *Fastes*)

*F. I, 376-380 : « Qua », dixit, « repares arte requiris apes ?  
Obrue mactati corpus tellure iuueni :  
quod petis a nobis, obrutus ille dabit. »  
Iussa facit pastor. Feruent examina putri  
de boue : mille animas una necata dedit.*

## II. La bougonie propose-t-elle, au-delà de l'étonnement face au phénomène merveilleux, une réflexion scientifique ?

*G. IV, 308-314 : Interea teneris tepefactus in ossibus umor  
aestuat, et uisenda modis animalia miris,  
trunca pedum primo, mox et stridentia pinnis,  
**miscentur tenuemque** magis magis **aera carpunt**  
**donec** ut aestiuus effusus nubibus imber  
**erupere** aut ut neruo pulsante sagittae,  
prima leues ineunt si quando proelia Parthi.*

*G. IV, 554-58 : Hic uero subitum ac dictu mirabile monstrum  
adspiciunt, liquefacta boum per uiscera toto  
**stridere** apes utero et **ruptis efferuere costis**  
immensasque trahi nubes iamque arbore summa  
**confluere** et lentis uuam demittere ramis.*

Phénomènes de génération spontanée après le déluge (Ovide, *Mét. I*)

- pierres lancées par Deucalion et Pyrrha :  
*M. I, 408-10 : Quae tamen ex illis aliquo pars umida suco  
et terrena fuit, uersa est in **corporis usum** ;  
quod solidum est flectique nequit mutatur in **ossa** ;  
quae modo **uena** fuit sub eodem nomina mansit.*

- limons du Nil :  
*M. I, 419-21 : (...) fecundaque semina rerum  
uiuaci nutrita solo, **ceu matris in aluo**,  
creuerunt **faciemque aliquam cepere** morando.*

## III. La bougonie est-elle une construction mythologique, quelle place occupe-t-elle dans la structure d'ensemble du poème ?

Comparaison avec l'éloge de l'Italie (G. II, 136-176)

*G. II, 140-44 : Haec loca non **tauri spirantes naribus ignem**  
inuertere **satis immanis dentibus hydri**,  
nec galeis densisque uirum **seges horruit** hastis ;  
sed **grauidae** fruges et Bacchi Massicus umor  
**impleuere** : tenent oleae armenta**que laeta**.*

*G. II, 145 : bellator equos ... arduos, G. II, 148 : Romanos ad templa deum duxere triumphos,  
G. II, 167 : Haec genus acre uirum (extulit), G. II, 170-72 : Scipiadas duos bello et te,  
maxime Caesar, / qui nunc extremis Asiae iam uictor in oris / imbellem auertis Romanis  
arcibus Indum.*